

Henry Lion Oldie : *Viens me voir dans ma solitude*

En hommage à Roger Zelazny

Aujourd'hui, à nouveau, personne ne vint.

Le batelier soupira, acheva de fumer sa pipe et se leva de la petite bûche. Pour la veillée, il sortait toujours une petite bûche, la mettait au bord, sous un saule, s'asseyait, allumait sa pipe et regardait l'eau. Il cultivait lui-même le tabac, dans son potager, derrière une plate-bande de fenouil et deux groseilliers. Comme il ne pouvait compter sur aucune aide, ici, il faisait lui-même pas mal de choses.

En dehors de lui, il n'y avait que ceux qu'il fallait transporter de l'autre côté de la rivière.

Et depuis peu, il était resté seul.

Depuis longtemps, se corrigea le batelier. Depuis longtemps, mon ami. Personne n'a plus besoin de passer ta rivière idiote. Le monde a changé. Personne ne vient et tu attends comme un imbécile. Je suis prêt à jurer que demain encore, tu viendras ici, pour attendre. Il y a plein de choses à faire à la maison, mille soins ménagers, et toi, chaque heure, tu parviens à trouver une minute et à courir vers la rivière, comme un gamin, pour finalement regarder dans tous les sens en soufflant de chagrin.

Oui, ce sera comme cela, et pas autrement.

Les fines branches du saule se baignaient dans l'eau noire. Un poisson clapota dans un méandre. Blanchâtre comme une vessie, la lune se balançait dans le ciel vague. Au loin, par-delà la rivière, un chien hurlait. En se reflétant contre l'astre de la nuit, le hurlement se brisait, se différenciail, volait au-dessus des tapis de pavots et de lis sauvages. Il semblait alors qu'il n'y avait pas qu'un chien, mais au moins trois.

« Arrête, petit imbécile », murmura le batelier, comme si la pauvre bête pouvait l'entendre. « Arrête. Ne tourmente pas mon âme. Ma foi, lune, je le comprends. Mais dans tous les cas, il n'y aura personne, même si tu hurles ou que tu brises ta chaîne... »

Il savait que l'autre rive était tout aussi vide. Parfois il montait dans la barque — sans passagers, bien que cela fût contre-nature ! — et allait vers l'autre bord. En laissant l'embarcation sur une langue de sable, il marchait et marchait, en s'enfonçant dans les terres sauvages et désertes. Ses fortes jambes, bien qu'inaccoutumées à une longue marche, arpentaient l'étendue. Ses yeux perçants malgré son âge regardaient partout et pleuraient de désespoir. Chemin faisant, il s'inquiétait qu'on puisse lui voler sa barque.

Parfois il criait : « Ohé ! Ohé-hé-hé ! »

Même l'écho ne lui répondait pas. Il n'y avait pas d'écho, ici, même si on jouait du tambour basque.

Le batelier mesurait la durée de son voyage de sorte d'avoir le temps de rentrer chez lui vers le soir, de retraverser la rivière et de passer la nuit dans sa cabane, et non à la belle étoile. Parfois, en revenant chez lui, il pensait qu'il aurait fallu faire des provisions — et partir en voyage pour cinq ou huit jours. Si, là-bas, au-delà de la rivière, quelqu'un était resté ? S'il s'était caché dans une caverne, s'était dissimulé dans une forêt, s'était camouflé derrière un rocher et avait peur de paraître ? Tous ne sont pas aussi sociables qu'un certain batelier abandonné à son sort.

Après tout, s'il n'en arrive plus de ce côté-ci de la rivière, ils ne sont pas obligés de disparaître aussi de l'autre côté ! Il faut prendre du fromage, et des galettes, et du tabac, et de l'eau dans l'outre, en la tirant à la source car celle de la rivière n'est pas potable, et aller quelque part, n'importe où. Peut-être même là d'où ils venaient auparavant. Les trouver, leur demander pourquoi il n'y a personne depuis tout ce temps.

Il était évident qu'il se réconfortait à l'aide d'illusions, mais dans certaines situations, il ne reste plus que ces illusions. Il savait qu'il ne partirait pas pour cinq ni, surtout, pour huit jours. Il ne pouvait pas laisser la barque sans surveillance aussi longtemps.

Il prit la petite bûche sous son bras et se traîna vers la cabane. *Ils sont partis*, pensa le batelier, chemin faisant. *Ils sont partis, et je ne comprends pas où. Ils ont oublié le chemin de la rivière, et je ne sais pas pourquoi. Cela avait commencé il y a longtemps. Quand exactement, je ne m'en souviens pas. Que me reste-t-il ? La barque, la rivière et un bon tabac. Ça n'est pas mal, finalement. J'en connais beaucoup qui échangeaient volontiers leur place pour celle-là.*

Auparavant, quand il faisait passer des gens de l'autre côté, il demandait parfois par plaisanterie : « Y a-t-il quelqu'un qui voudrait échanger sa place avec la mienne ? » Bizarrement, il n'y avait pas beaucoup d'amateurs. Mais certains acceptaient. Si on comptait tous ceux qui avaient donné leur accord, cela aurait formé une belle compagnie.

Mais ils ne se sont pas multipliés avec le temps.

Le batelier sourit en se souvenant de comment il proposait aux malins de ramer : une minute plus tard, la barque commençait à pivoter et à prendre l'eau. Les malins en question maniaient les avirons en vain, juraient et sanglotaient, les autres hurlaient de peur... Quand le batelier revenait enfin à sa place, on le remerciait. Le petit

monde de la barque oubliait pour un moment où il était, qui il était et où il allait. Il ne restait que la plaisanterie, et la sottise, et le salut, et la peur.

C'était déjà bien assez.

En débarquant, chacun lui donnait une pièce. Quand il rentrait chez lui, pour se reposer ou chercher un nouveau groupe de ceux qui désiraient passer la rivière, il stoppait la barque vide, au milieu, et jetait les pièces dans l'eau, l'une après l'autre. Un passager, un homme triste aux yeux humides et exorbités, s'attarda lors de l'embarquement, car il y avait beaucoup de monde ce jour-là, et lui dit :

« Nous procédons ainsi pour revenir. Où voulez-vous revenir, batelier ?

– Je veux revenir sur ma rivière. »

Le passager triste s'étonna :

« Est-ce vrai ? N'avez-vous jamais quitté ces lieux ?

– Non, répondit-il. Jamais. Faut-il absolument d'abord partir pour vouloir revenir ?

– Vous êtes philosophe », sourit le passager. Son rire était comme son apparence, faible et triste. « Alors faites-moi le plaisir de jeter une pièce pour moi aussi. Je veux aussi pouvoir revenir un jour. La neige de février, meuble et poudreuse, le goût du pain frais... La voix des choucas au-dessus d'un clocher. Oui, je veux bien revenir. J'aurais pu jeter une pièce moi-même, mais je viens de vous la donner. »

Le batelier s'excusa en écartant les bras :

« Cela ne marchera pas. Excusez-moi si cela vous offense, mais je ne sais pas mentir. Les gens comme vous ne reviennent pas. À quoi bon gaspiller une pièce ? »

« À quoi bon gaspiller un vœu ? » voulait-il ajouter en gardant le silence. La pièce n'est rien, plouf, et elle n'est plus, alors qu'un bon vœu peut toujours servir. Même de l'autre côté de la rivière où il y a les pavots et les lis.

« Et les gens comme vous ne partent pas, résuma la triste personne. Bon, j'y vais. Bonne chance ! »

Au milieu de la rivière, le batelier jeta malgré tout une pièce dans l'eau, pour ce passager. Au cas où. La pièce fut bien sûr perdue en vain. De toute façon, il était peu probable que les raisons pour lesquelles les autres pièces s'étaient perdues soient vraiment importantes. Il n'y avait donc pas de quoi s'inquiéter.

À ce moment-là, alors que le crépuscule tombait, et qu'il retournait à sa cabane, le batelier se souvint du triste passager. Quel dommage qu'il ne fût pas revenu. Ils auraient pu passer le temps ensemble, sur deux bûches, en fumant et papotant. L'homme triste aurait appris à ramer et à calfater le canot, et à prendre soin des poules...

Le batelier s'arrêta.

Sa poitrine se serra. De grosses gouttes perlèrent de son front. Du fait de l'émotion, il lui semblait que le triste passager aux yeux humides et exorbités se trouvait à côté de la cabane. Mais après deux longs battements de cœur, il réalisa qu'il se trompait.

Une femme était à côté de la cabane.

Il accéléra le pas avant de vite se raviser. Il était indécent de courir, comme un morveux, vers une visiteuse fortuite. Cela n'avait aucune importance si personne n'était venu ici depuis longtemps. Il se pouvait qu'à partir de demain ils arrivassent en foule. Pourvu que je réussisse à leur faire passer la rivière ! Il faudrait de nouveau goudronner la barque et rajuster les tolets. Et consolider l'embarcadère : il y avait des jours où la troisième planche, à droite, cédait sous les pas.

Il avait déjà oublié de quels jours il s'agissait.

« Bonsoir », dit la femme après avoir attendu qu'il eût fini de grimper le sentier. « Je vois que je suis à contretemps. Me permettez-vous de passer la nuit dans votre cabane ? Rassurez-vous, je ne vous dérangerai pas. »

Grande, svelte, d'un certain âge sans avoir l'air vieille. À coup sûr, elle n'était pas plus âgée que le batelier. Le vent faisait flotter le bas de sa robe noire, soupirait dans les dentelles blanches du col et des manches. Visibles jusqu'aux genoux, ses jambes semblaient fortes et élégantes. Il était clair que la femme marchait beaucoup à pied, et qu'elle s'y connaissait en chaussures confortables.

Elle tenait une faucille dans la main droite.

« N'avez-vous pas besoin de passer de l'autre côté de la rivière ? s'étonna le batelier.

– Moi ? Non. Y a-t-il quelqu'un là-bas ?

– Non. Je croyais... »

Il voulait dire qu'il la ferait passer, et qu'à partir de ce moment-là, ce serait elle qui serait sur l'autre rive, et puis, qui sait, tout s'arrangerait et redeviendrait comme avant... Mais il ne le dit pas. Le hurlement du chien cessa, la lune monta plus haut. Les clapotis de la rivière se firent entendre dans le silence subit.

« Il est déjà tard. » Le batelier mit la bûche par terre. « Allons souper. J'ai du fromage, des galettes, et du poisson séché, et de l'eau de la source. J'ai encore cinq œufs à la cave. Mes poules pondent bien. Vous les aimez comment, les œufs ? Durs ou pochés ?

– J'aime l'omelette, répondit la femme. Y a-t-il une poêle chez vous ? »

Il y avait une poêle. Bientôt, de la poitrine fumée, que la visiteuse avait sortie de sa besace, se mit à y grésiller. Les œufs se répandirent sur les morceaux dorés, puis prirent et se solidifièrent. Le poisson séché fut vite transformé en assortiment de côtes délicieuses, de dos gras, et de juteux caviar rouge terne. Le fromage fondit sur les galettes réchauffées, et la femme mit une poignée de fenouil haché par dessus.

« Un dîner royal, dit-elle. Merci.

– C’est moi qui vous remercie... »

Durant tout ce temps, le batelier était resté assis sur la bûche. Il en était à sa deuxième pipe de la soirée et l’avait regardée cuisiner. Une féerie. Il avait voulu l’aider, juste au début, mais la femme l’avait résolument écarté, et lui avait simplement demandé d’apporter de l’eau et de se reposer. « Je suis sûre que vous êtes fatigué, dit-elle, alors que moi, je marchais en toute simplicité, en regardant d’un côté et d’un autre. Vous par contre, vous avez la rivière, la barque, et le ménage. Et voilà. »

Il décida de ne pas discuter. Il voulait bien sûr répliquer quelque chose du genre : « Vous avez marché toute la journée, ou peut-être même plus qu’une journée, voire plus que huit jours, tandis que moi, je fainéantais au bord de l’eau... » Mais la viande sentait si bon, et les galettes au fromage et au fenouil avaient l’air si appétissantes que toute discussion était morte avant d’avoir commencé.

« Avez-vous des ustensiles ? » demanda-t-elle après le repas.

Il s’alarma. Maintenant, la femme demanderait une aiguille et du fil, mais l’aiguille en os et la pelote de fil écriu n’étaient peut-être pas ce qu’il y avait de mieux si la femme avait besoin de faire du crochet.

« Que voulez-vous ? »

La question résonna un peu rudement. Il en rougit de honte. Heureusement le crépuscule dissimula sa maladresse. Comme l’avait dit un passager sombre et disgracieux : la nuit, tous les chats sont gris.

« Je voudrais remettre ma faucille en bon état. Ce serait bien si vous aviez une pierre à aiguiser ou de l’émeri.

– Bien sûr ! J’ai même une scie à métaux... »

Il rougit de nouveau. Il se vantait comme un gamin ! Mais la femme le remercia en toute sincérité, et la scie la ravit. Dix minutes plus tard, en achevant une dernière galette pour passer le temps, il observait plaisamment comment elle s’occupait de la faucille. Cela lui rappelait quelque part ses soucis avec les rames. C’était une habitude qui conservait une nuance d’amour après bien des années.

L’obscurité ne lui faisait pas obstacle, la lumière de la lune lui suffisait.

« Je pourrais vous faire une nouvelle poignée pour cette faucille, dit-il. Ici, à côté, il y a une hêtraie. Le vieux manche pourrait bien sûr encore servir, mais il est toujours bon d’en avoir un en réserve, à portée de main. »

Elle sourit.

« Vous êtes très gentil. »

Le batelier comprit que c’était un refus, mais osa encore une fois.

« Je peux travailler le bois. Le métal, pas trop, mais le bois, je le sais. Je fabrique moi-même les rames. Voulez-vous les voir ?

– Je suis sûre que vos rames sont merveilleuses, rit-elle. Et que vous faites ce que vous voulez de vos doigts. À vrai dire, je ne voudrais pas vous charger d’un travail insignifiant. Si je m’occupe de ma faucille par habitude, cela ne signifie pas que vous êtes obligé de faire la même chose. Mais si un miracle se produisait, et que j’aie besoin d’un nouveau manche, vous seriez le premier à qui je m’adresserai.

– D’accord, acquiesça avec sérieux le batelier. Que je sois le premier. »

La femme mit brusquement la faucille de côté.

« Voulez-vous que je vous dise ? Je suis étonnée de n’avoir pas encore jeté cette ferraille. Qui a besoin d’elle, maintenant ? Peut-être moi. Et encore, comme souvenir. Les uns gardent leurs lettres d’amour, les autres un médaillon avec une boucle de cheveux, et moi, la faucille.

– Et moi la barque. »

Les mots s’étaient échappés tous seuls, involontairement. L’instant suivant, il regrettait déjà de les avoir prononcés. Et pour cacher sa confusion, il posa une question, la plus importante, douloureuse, qui le tourmentait au fil des jours passés à attendre au bord de la rivière :

« Dites-moi, là-bas, d’où vous êtes venue... Là-bas, il n’y a vraiment plus personne ?

– Personne, répondit la femme.

– Du tout ?

– Du tout.

– Et personne ne viendra plus à l’embarcadère ?

– Oui, je le crois. J’ai cherché, au cas où quelqu’un serait resté. J’ai longtemps cherché. Là d’où je suis venue, il y avait beaucoup d’endroits secrets : des jungles, des montagnes, des îles. Je ne dirais pas que je les ai tous fouillés, mais... »

Elle n’acheva pas sa phrase et joua de la faucille sans but précis.

Je les ai tous fait passer, pensa le batelier. *Tous. Sans exception.* Il lui semblait que cette idée aurait dû lui apporter la paix et la satisfaction, mais il se trompait. Il avait le cœur gros, les mains sur les genoux, des mains qui lui paraissaient maintenant appartenir à un autre. Il était une barque abandonnée à son sort.

« Et pourquoi êtes vous venue ici ? »

– Je vous ennuie ? » Elle rajusta coquettement sa robe.

« Non, pas du tout ! Je voulais... je voulais simplement demander... Vous n'avez donc pas besoin d'aller vers l'autre rive ! »

–Excusez-moi, je ne voulais pas vous troubler. Voyez-vous, quand je me suis convaincue qu'il ne restait plus personne, nulle part, je me suis posée la question : et sur l'autre rive ? J'ai voulu traverser la rivière à la nage, faire un tour dans des pays où je ne suis encore jamais allée, trouver au moins une personne qui me dirait que j'existe encore, que je ne suis pas une ombre incorporelle. Maintenant je comprends que c'était stupide. »

Le batelier se renfrogna en sentant sa gorge se serrer, puis il se décida.

« Vous n'êtes pas une ombre. Vous existez. Voulez-vous que je vous le dise cent fois de suite ? »

– Je le veux bien, répondit-elle. Mais il est déjà trop tard. Il est temps de se coucher. »

Au matin, la femme s'en alla. Le batelier lui proposa de passer la rivière, de se promener, de cueillir un bouquet de lis... Rien ne marcha. La femme déclara s'en retourner d'où elle venait, afin de continuer ses recherches. Elle dit qu'il restait des endroits discrets où quelqu'un pouvait sans doute subsister.

Qu'un moment de faiblesse ne veut rien dire.

Le batelier la suivait depuis longtemps du regard quand elle se déroba derrière la hêtraie. Svelte, ingambe, en robe noire aux dentelles blanches, une faucille à la main, elle marchait très vite, comme si elle n'avait peur que d'une chose, d'avoir envie de se retourner si elle ralentissait.

Jusqu'à midi, il s'occupa de son potager. Il répara la barque, puis la tira un peu plus loin, sur la rive, sous l'avant-toit. Il enveloppa les rames dans une grosse toile et les mit de côté. Puis il retourna à la maison, et se prépara au voyage. Elle n'avait pu partir bien loin : s'il se dépêchait, il aurait le temps de l'atteindre. Et quand bien même il ne la rattraperait pas maintenant, il le ferait sans faute plus tard. Petit à petit. Il ne manquait pas de temps pour ça.

Il savait où la chercher. Dans les endroits discrets. Dans les endroits naturels. Il était impossible que deux personnes ne se rencontrent pas là où il ne restait plus personne en dehors d'elles, Adam et Ève d'un nouveau monde.

Et elle n'était pas encore vieille.

Plus jeune que lui, en tout cas.

Après, il faudra revenir prendre le chien, pensa le batelier s'en allant sans regarder en arrière. *Un bon chien peut toujours servir dans un ménage. Revenir, remettre la barque en bon état, traverser la rivière et prendre Cerbère. Ce vieux chien l'avait bien mérité. Et penser aussi à la scie à métaux — je crains qu'il soit toujours enchaîné...*

Des pierres brillaient, au fond de la rivière abandonnée.

Comme des myriades de petites pièces.

Titre original : *Посети меня в моём одиночестве...*

Première parution : *Если*, n°12, décembre 2006,

sous le titre *Лодочник*.